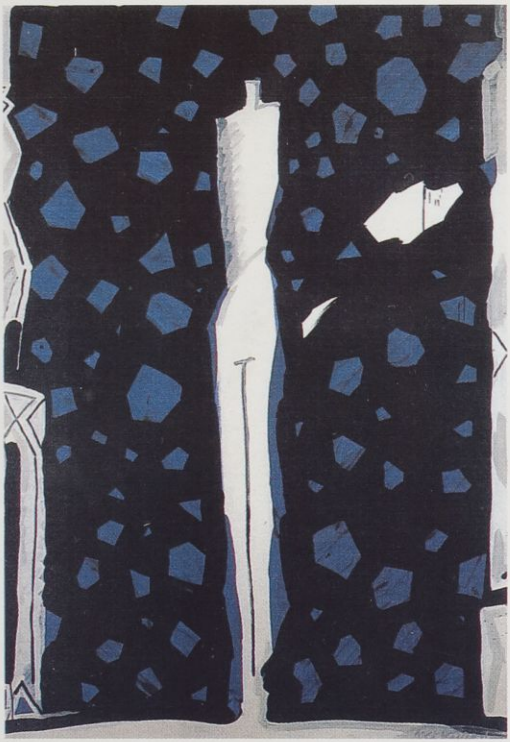
YVES

SIMON

LA RUÉE VERS L'INFINI



INÉDIT

Le LIVRE de POCHE

biblio
essais

0226465299
824

LA RUÉE VERS L'INFINI

16
DUMON
5560

Paru dans Le Livre de Poche :

JOURS ORDINAIRES ET AUTRES JOURS

L'AMOUR DANS L'ÂME

TRANSIT-EXPRESS

OCÉANS

LE VOYAGEUR MAGNIFIQUE

LA DÉRIVE DES SENTIMENTS

SORTIES DE NUIT

LES JOURS EN COULEURS

LE PROCHAIN AMOUR

YVES SIMON

La Ruée vers l'infini

LE LIVRE DE POCHE

DL-29 05 1997 20051

© Librairie Générale Française, 1997.

BIBLIOTHÈQUE DE FRANCE NATIONALE

À Janet Griffiths

Si les romans se glissent dans les interstices du réel pour recréer celui-ci, le charger d'une densité et d'une force émotionnelle qui amèneront à en dégager un sens que les faits bruts et successifs n'auraient pu faire apparaître sans cet « artifice », l'écrivain n'est pas pour autant contraint à l'hyperréalité de la fiction. Spectateur et acteur du monde dans lequel il se meut, il écoute, regarde, ressent, réagit.

Les textes de ce livre ont été écrits au gré des tropismes du moment, des inclinaisons et des affinités. Tantôt pour décrypter ce qu'une photographie, un peintre, une ville pouvaient recéler de magie ou de mystère. Tantôt pour chercher, une fois encore, à observer ce qui se noue à l'écart des regards et des statistiques : les sentiments, les enthousiasmes... afin de pouvoir se dire un jour : c'est ainsi que nous vivions dans les années 90, ardents de changements, anxieux d'un monde vulnérable, en miettes, où chacun se retrouve solitaire face au miroir des téléviseurs et du temps qui passe. Inquiets aussi d'un monde rétréci, et pourtant tramé de réseaux où circulent images et

voix, celles-là mêmes qui interpellent de l'autre bout de la planète comme de l'immeuble d'en face pour rappeler une différence ou l'irremplaçable ressemblance. Agents scrutateurs, nos regards attentifs surveillent le détail qui fera signe, emblème infime, à lui seul, du bouleversement de nos paysages affectifs.

Un univers mental, fait d'universalité et de morale nous quitte pour un autre plus prosaïque, de proximité, où chacun tente de renouer avec soi, avec son corps et ses sens, appelant à une esthétique de l'instant et du lieu, à un enthousiasme sans détour pour ce qui vient du cœur.

J'ai écrit ces pages comme s'il allait de soi que les mots doivent intervenir de pair avec les bruissements qui nous cernent, certain que la parole est une offrande faite pour ajouter, en toute circonstance, une raison de plus à ne désespérer de rien.

Y. S.

I

TERRITOIRES DU SENTIMENT

Le nouvel espace amoureux

Les liens invisibles qui relient les amants sont faits des peurs et des espoirs qui alimentent chaque esprit à un moment donné de l'Histoire. L'amour n'a traversé aucune époque, indemne des limites et des espaces nouveaux recouvrant les imaginaires de celle-ci : il a été un sentiment fragile et mimétique qui s'est rempli de l'air du temps. Des Grecs au XVIIIe libertin, en passant par la Renaissance, les grands moments de fondation ont été ceux qui ont su tirer parti d'une exceptionnelle synergie entre le corps et l'esprit. Aujourd'hui, qu'en est-il de nos passions ? Dans une Europe qui vient à peine de cicatriser ses dernières blessures historiques, que signifie aimer, à cent millions de secondes, à peine, de la fin d'un siècle qui s'achève ?

« Les trente glorieuses » se terminèrent par une révolution esthético-rêveuse et une crise pétrolière. Les étudiants de Mai 68 enflammèrent une dizaine de voitures de la rue Gay-Lussac. Cinq ans plus tard, quelques émirs remarquant que, dans les pays industrialisés, un litre d'eau minérale se vendait plus cher qu'un litre

d'essence extrait, raffiné, transporté, distribué, firent à leur tour flamber le prix du pétrole, ce que les CRS ne purent empêcher, et le progrès qui, depuis les *Lumières* semblait aller de soi, se trouva confronté à des taux de croissance têtus et à un chômage obstinément grandissant, ce qui ne fit plus rêver personne. Surtout pas une jeunesse, gourmande d'avenir. « The dream is over », déclara John Lennon et, comme souvent, les bruits annonciateurs de la musique disaient vrai : l'hégémonie morale des valeurs européennes, les rêves d'universalité, l'infinie jeunesse d'une génération qui allait atteindre la trentaine prenaient fin. « Et si on retrouvait la tendresse », concluait en 1977 Jean-Claude Guillebaud à la fin de ses *Années orphelines*. Ces années de générosité militante avaient-elles rendu « égoïste » le fait de se terrer dans son coin avec sa belle, avaient-elles encore culpabilisé ceux qui se préoccupaient de leur histoire personnelle, alors que les dictatures sévissaient, que le Viêt-nam napalmait, et que le désir génétique de changer le monde avait envahi toute la sphère des imaginaires.

Pourtant, pendant ces années de prospérité, l'amour ne cessa d'être au cœur des préoccupations. Mais sous son expression instrumentalisée : le sexe et l'abolition des tabous, dernier combat existentialiste contre l'ultime mainmise de l'esprit bourgeois sur nos innombrables « petits tas de secrets ». Le sexe tout de suite, le sexe multiple et infidèle fut l'évangile des désirs d'une génération séductrice qui avait le goût des apparences pour les choses de l'amour et celui de l'absolu pour les choses de la politique.

Baudelaire des temps modernes, Gainsbourg remplaça « luxe, calme et volupté » par *Sea, sex and sun* et nous fit terminer voluptueusement la décennie soixante-dix. Adieu donc les idéologies, la gauche arrivait au pouvoir dix ans trop tard. Le sida, lui, tapi dans un scénario génétique mortellement imaginatif ne manquait pas le rendez-vous et vint s'attaquer à une jeunesse que les bombes et les armes avaient épargnée, substitut dramatique pour une génération gâtée, éperdue de mots, de poésie et de musique que l'Histoire avait définitivement renoncé à convoquer sur la liste de ses héros. Les années quatre-vingt trouvèrent d'épisodiques parades à la dislocation des utopies, et les énergies furent canalisées vers la réussite et l'argent. Le Dow Jones avait remplacé Marx, Hô Chi Minh-ville, Saigon, tandis que Leningrad reprenait son nom de jeune homme.

« T'as de beaux yeux, tu sais », susurre Gabin à Michèle Morgan dans *Quai des brumes. Baise-moi*, répond, cinquante ans plus tard, Virginie Despentes avec un titre de roman. Chacun a appris, entre-temps, que l'histoire qui dure a besoin, pour s'éterniser, de s'appuyer sur deux piliers essentiels : le sentiment et le sexe. L'amour courtois, le libertinage, le romantisme, la pornographie auront été, selon les époques, les modes de la vie amoureuse de l'Occident. Comme si toutes ces variations étaient inscrites à présent dans nos gènes, intuitivement, chacun semble en connaître l'historique. Inventeurs de gestes, de nouveaux réseaux invisibles qui relieraient les amours et prendraient en compte de nouvelles donnes où se côtoieraient érotisme et

fleur bleue, fidélité et jeux sexuels, violence et éternité, nous nous sommes mis en recherche d'un nouveau code amoureux qui assimilerait tous les précédents.

Si, probable, indéterminé, contradictoire, sont à présent les mots ritournelles de nos quotidiens, qu'en est-il du grand amour ? Les accords de Brettenwood avaient institutionnalisé la parité dollar/or. Un président américain a rompu cette alliance qui semble avoir également mis fin à une parité moins visible, celle qui lie l'amour-étalon aux fluctuations des cœurs. Présente comme une antienne, la volonté d'aimer est là, chacun en parle, est désireux d'une histoire qui durerait, qui traverserait le temps, réenchanterait notre quotidien. Mais ce sont les sentiments qui posent problème, car absents, comme s'ils s'étaient satellisés et demeuraient en attente de jours meilleurs, en position géostationnaire, loin au-dessus de nos désirs. Y aurait-il des périodes de la vie du monde où trop de soucis et de morosité rendent les serments inaccessibles, indisponibles au *Stock exchange* des banques sentimentales ? On espère si peu que l'on investit chichement, hantés par le krach, l'amour zéro, le spectre de la dévaluation finale.

Au début des années quatre-vingt-dix, la jeunesse s'abandonna à une *dérive des sentiments*. Aucun repère d'un *mal* ancien absolu, les années de guerre étaient déjà devenues des dates, et les morts des camps, des statistiques lues dans les livres d'histoire. Aucun repère non plus d'un *bien* hypothétique à venir, le progrès, depuis longtemps déjà était devenu une peau de

chagrin. Alors, chacun navigua à vue dans sa niche sentimentale. Autarcie, replis stratégiques pour se protéger des profondeurs changeantes de la société, la jeunesse inventa de nouveaux repères urbains et on put constater l'émergence de tribus, constituées par affinités provisoires et mobiles : goût commun pour un film, une musique (rave parties), des vêtements, la moto, la voile, les sports de glisse (ce qui effleure), humeurs écolos, mini-participations humanitaires, tatouage de visages pour les supporters... Mode préservatif ? Une génération latex, éclatée, porta des vêtements collés au corps, brillants, satinés, comme s'ils étaient portés pour prendre la lumière sans qu'aucun autre puisse entrer en contact avec la peau. Être vu, mais pas étreint ! À l'image d'une des surprises de la Ve République, les cohabitations tranquilles essaimèrent de partout. Les élans du cœur se regardaient alors sur les écrans du cinéma, dans les romans... L'existence, elle, ne débordait ni d'excès ni de passion. L'irruption du sida n'avait pas profondément changé les comportements, sinon en gestes techniques et contraignants. Ce n'est pas lui qui fit sourdre le désir de durée, ni naître à l'intérieur de soi le désir impérieux d'aimer autrement, d'envisager l'autre autrement, de créer un temps d'aimer différent. Le sida est entré dans les corps et les imaginaires sans bouleverser les têtes.

Le désir de durée s'est discrètement installé, stimulé par l'instabilité d'une société épuisée, à bout de concepts et de projets, en réaction à la surinformation qui balaie un jour ce qui fut adulé, ou qui traumatisa, la veille même. La